



N° 82/08 - 26 juillet 1982

ORIENTATIONS POUR UN DIALOGUE ENTRE CHRETIENS ET MUSULMANS

Maurice Borrmans

La "nouvelle édition entièrement revue et corrigée" des Orientations pour un dialogue entre Chrétiens et Musulmans (181 p.) vient de paraître à Paris, aux éditions du Cerf (avril 1981). Elles devraient, comme le souhaite Mgr Jean JADOT, Pro-Président du Secrétariat pour les Non-Chrétiens, dans la Présentation qu'il en fait, contribuer "à donner un nouvel élan aux échanges entre Chrétiens et Musulmans. . . (car) avec les années, la réflexion s'est approfondie. Les expériences ont permis une meilleure connaissance des situations. L'histoire a fait comprendre le présent. La prière a purifié notre regard, dilaté notre cœur, donné une soif plus vive de la vérité". Sans jamais prétendre être définitive, cette nouvelle édition essaie de répondre aux besoins et aux requêtes de ceux et de celles qui oeuvrent aujourd'hui en vue d'un meilleur dialogue entre Chrétiens et Musulmans.

Le plan détaillé de ces Orientations est fourni au verso de la présente feuille. Il s'avère, comme le précise la Note des pp. 11-12, que le texte ainsi publié est la réduction, "aux deux tiers de son ampleur primitive", d'un manuscrit plus largement conçu et plus longuement élaboré. Certains ont exprimé le désir de pouvoir disposer de ce texte "plus long et plus complet". C'est pourquoi, en accord avec les éditions du Cerf, Se Comprendre en reproduit ici le :

CHAPITRE IV TENIR COMPTE DES OBSTACLES ACTUELS

Il reste entendu qu'après avoir ainsi proposé aux lecteurs les six chapitres essentiels dans leur "version longue" (non réduite aux deux tiers), Se Comprendre envisage de les regrouper en un seul dossier, enrichi de l'Annexe et de la Bibliographie. On veut espérer que cet effort correspondra à l'attente de ceux et de celles qui désirent utiliser ces nouvelles Orientations pour des Sessions d'étude, des Séminaires de dialogue ou des Cercles de réflexion : cette "version longue" leur apparaîtra alors comme un commentaire explicatif et un document illustratif des susdites Orientations.

TABLE DES MATIERES

PRESENTATION	5	1. L'Islam serait-il "fatalisme" ?	102
INTRODUCTION	7	2. L'Islam serait-il "juridisme" ?	103
CHAPITRE I.		3. L'Islam serait-il "laxisme" ?	104
LES INTERLOCUTEURS DU DIALOGUE	13	4. L'Islam serait-il "fanatisme" ?	106
I. Les Chrétiens : leurs églises et leurs communautés	17	5. L'Islam serait-il "immobilisme" ?	108
II. Les Musulmans dans leur unité et leur diversité	20	6. L'Islam serait-il "religion de crainte" ?	110
1. Les Musulmans des milieux populaires	28	III. Savoir ce que l'interlocuteur pense	
2. Les Musulmans de culture religieuse, traditionalistes ou réformistes	29	du Christianisme	112
3. Les Musulmans modernistes, de double culture	30	1. "Les Ecritures des Chrétiens seraient falsifiées"	113
4. Les Musulmans fondamentalistes ou intégristes	32	2. "Les mystères chrétiens seraient inacceptables, ou du moins inutiles"	116
CHAPITRE II.		3. "Le monothéisme chrétien ne serait pas des plus purs"	118
LES LIEUX ET LES VOIES DU DIALOGUE	35	4. "L'Eglise ne serait qu'une puissance temporelle"	119
I. Les lieux et les moments	37	5. "Les Chrétiens auraient été infidèles au message de Jésus"	121
II. Les voies et les chemins	40	IV. Ne pas oublier les obstacles qui demeurent	123
1. S'accueillir l'un l'autre	41	CHAPITRE V.	
2. Se comprendre les uns les autres	42	LES COLLABORATIONS HUMAINES	
3. Vivre et partager	43	NECESSAIRES	129
4. Oser et risquer	44	I. L'accomplissement du monde	130
III. Le Chrétien et la foi des autres	45	II. Le service des hommes	131
IV. Croyants en dialogue	49	1. D'où vient la dignité des hommes ?	132
1. Dialoguer en présence de Dieu et sous sa mouvance	49	2. Comment servir cette dignité ?	134
2. Se convertir à Dieu et se réconcilier les uns avec les autres	51	3. Quels sont les plus dignes de ce service ?	136
3. Devenir l'un pour l'autre des témoins exigeants	53	III. L'aménagement de la cité	138
4. Entreprendre l'impossible et accepter le provisoire	55	1. I. Dignité du mariage et de la famille	139
CHAPITRE III.		2. Essor des arts et de la culture	140
RECONNAÎTRE LES VALEURS DE L'AUTRE	61	3. Equilibre économique et social	141
I. Soumission à Dieu	62	4. Harmonie des communautés politiques	142
II. Méditation d'un livre		5. Communauté des nations et paix internationale	143
III. Imitation d'un modèle prophétique	68	IV. L'imitation humaine de l'action divine	144
1. Abraham	69	CHAPITRE VI	
2. Moïse	71	LES CONVERGENCES RELIGIEUSES	
3. Jésus	73	POSSIBLES	147
4. Muhammad	77	I. Le mystère de Dieu	151
IV. Solidarité d'une communauté de croyants	82	II. Le don de la parole	156
V. Attestation de la transcendance de Dieu	84	III. Le rôle des prophètes	157
VI. Adoration sincère par un culte dépouillé	87	IV. La présence des communautés	159
VII. Obéissance et fidélité aux prescriptions de la Loi	89	V. Les secrets de la prière	162
VIII. Dépassements ascétiques et mystiques	91	VI. Les voies de la sainteté Conclusion	167
CHAPITRE IV.		ANNEXE. Le dialogue islamo-chrétien "organisé" des quinze dernières années	173
TENIR COMPTE DES OBSTACLES ACTUELS	97	BIBLIOGRAPHIE SOMMAIRE	181
I. Reconnaître et oublier les injustices du passé	98		
II. Se libérer des préjugés les plus notables	101		

CHAPITRE IV

TENIR COMPTE DES OBSTACLES ACTUELS

Chrétiens et Musulmans ne peuvent se contenter d'explorer, dans la foi, les lieux et les voies du dialogue et de reconnaître, en vérité, les valeurs religieuses dont chacun vit et témoigne. Parce que leur dialogue se déroule dans une histoire dont le passé leur échappe en même temps qu'il les enveloppe et les conditionne, parce qu'il s'inscrit aujourd'hui dans des cultures nationales spécifiques dont ils reçoivent la marque avant d'y ajouter la leur, parce que chaque religion s'est fait de l'autre une certaine représentation à laquelle nul ne saurait échapper désormais, ces mêmes Croyants ont à livrer, en permanence, un rude combat contre eux-mêmes et leur propre milieu afin de mieux discerner quels sont les obstacles, subjectifs et objectifs, qui réduisent de nos jours les chances du dialogue ou risquent même d'interdire tout effort de rencontre et de compréhension. Le réalisme de la science et de la foi est ici absolument nécessaire pour mesurer les conséquences actuelles des "dissensions et inimitiés" du passé et analyser sereinement les dimensions exactes du regard que les Croyants portent les uns sur les autres dans leurs rapports personnels ou dans les relations de leurs communautés. Ce n'est qu'au prix de cette exigeante lucidité et au terme d'une difficile purification que l'on peut espérer oublier d'abord les séquelles du passé, surmonter aussi les préjugés et les malentendus, et vaincre enfin les obstacles réels et les réticences personnelles.

I. Reconnaître et oublier les injustices du passé¹

Si Chrétiens et Musulmans devaient établir un bilan des, incompréhensions, des inimitiés et des injustices accumulées au cours de quatorze siècles d'histoire plus ou moins commune, ils ne manqueraient pas de perdre cœur devant la longue liste des accusations légitimes et des griefs justifiés que les uns et les autres pourraient produire en toute bonne foi. Nul ne peut prétendre "refaire l'histoire". Si chacun est autorisé à la "relire" pour son compte personnel, encore faut-il qu'il se base alors sur des faits scientifiquement établis et qu'il tienne compte, plus ou moins, du point de vue divergent ou contrasté du partenaire, même s'il est en droit de privilégier celui de ses concitoyens ou de ses coreligionnaires.

Il y aurait d'abord la longue suite des affrontements politiques et culturels avec le monde byzantin puis européen, qui marquèrent la naissance de la civilisation islamique, son plein apogée, sa longue éclipse puis sa renaissance actuelle. Dans ce cadre, les Chrétiens ont sans doute à être sensible au sentiment profond qu'éprouvent les Musulmans arabes d'avoir vu l'essor de leur civilisation plus ou moins brisé par les Croisades (1099-1281) et leur renaissance moderne entravée sinon limitée, au XIX^e siècle, par les interventions de type colonial. Plus généralement, ils ont à comprendre l'amertume généralisée que ressentent la plupart des Musulmans contemporains, où qu'ils soient, devant les succès démesurés de la technologie occidentale, la puissance politique et économique que celle-ci assure à qui la détient, et les valeurs supérieures d'humanisme qui les animent, s'y expriment et s'y révèlent fascinantes pour beaucoup. Pour bien des Musulmans, tout cela est aperçu ou supposé être le fruit trop facile des conquêtes coloniales et des enrichissements consécutifs, ou bien l'utilisation intelligente des apports techniques que la Civilisation musulmane consentit à l'Europe occidentale au Moyen-Age. Ils ne sont pas loin, alors, de connaître un sentiment de frustration ou même d'éprouver un certain complexe d'infériorité, surtout lorsque les Chrétiens leur semblent prétendre participer un peu trop à cette "supériorité occidentale" pour d'autant mieux mépriser les autres civilisations, jugées "attardées" ou même "sous-développées". Les Chrétiens doivent savoir que l'Islam, dans son ensemble, s'estime avoir été injustement humilié, politiquement et culturellement, au cours des derniers siècles : il convient d'en prendre acte et de rechercher, en toute sérénité, quelles en furent les causes et les manifestations.

Les Chrétiens ont donc à s'expliquer sur ces "inimitiés du passé", à rappeler que les facteurs économiques, idéologiques et politiques y étaient aussi importants que les facteurs religieux, sinon davantage, et à encourager leurs partenaires musulmans, grâce à leur propre autocritique, à relativiser d'autant mieux la responsabilité des deux religions dans les événements douloureux de leur histoire commune. C'est dans un climat de franc dialogue et de saine critique historique qu'il conviendrait alors de se pencher sur ces événements pour y dénoncer - dans une "relecture commune" - l'usage parfois tendancieux sinon frauduleux qu'on y fit des valeurs religieuses. Les Chrétiens pourraient ainsi reconnaître que les Croisades, les Capitulations et les entreprises coloniales ont parfois donné une bien mauvaise idée du Christianisme et signaler aussi, à leurs amis musulmans, que les "conquêtes militaires" (futûhât) de

¹ On consultera la Bibliographie, fournie en Annexe, sur les rapports entre Christianisme et Islam, tout spécialement Michel LELONG, Deux fidélités, une espérance : Chrétiens et Musulmans aujourd'hui, Paris, Cerf, 1979, 212 p. , en y ajoutant, pour le Moyen-Orient, Jean CORBON, L'Eglise des Arabes, Paris, Cerf, 1977, 247 p.

l'Islam naissant et la suppression de l'Empire byzantin (1453) ont donné de l'Islam une image guerrière qui n'est pas à l'abri de toute critique, d'un point de vue chrétien.

C'est en libérant les valeurs religieuses, chrétiennes et musulmanes, des injustices de l'histoire que les Croyants ont commises en leur nom ou leur ont faussement attribuées qu'il est possible d'envisager un égal oubli de leurs séquelles actuelles. Cette entreprise est sans cesse à reprendre, car Chrétiens et Musulmans se doivent de l'appliquer aussi aux événements de l'histoire qu'ils vivent et font aujourd'hui. Chacun sait que la grave et double question de l'implantation de l'Etat d'Israël et de la recherche d'une patrie par le peuple palestinien, au Moyen-Orient, n'a pas fini de peser lourdement sur les efforts de rencontre et d'entraide des Musulmans et des Chrétiens, dans le monde. Beaucoup d'hommes responsables sont à la recherche d'une solution juste et équitable qui fasse recours aux méthodes de la paix et aux valeurs du dialogue, à travers et malgré le trop long cortège d'injustices et de souffrances que connaissent les Palestiniens musulmans et chrétiens. N'appartient-il pas à tous d'intervenir en vue de cette solution pacifique dans un esprit de justice et de charité où l'honneur et le droit de chacun seraient assurés ? Les Croyants peuvent et doivent y apporter leur contribution efficace tout en refusant d'y introduire aujourd'hui des idées anachroniques de guerre sainte ou de croisade.

Un effort identique serait à promouvoir dans le domaine plus spécifiquement culturel et religieux. Les siècles de polémique ont jadis démontré, tant en Orient qu'en Occident, que l'on passait très vite de la discussion franche et loyale aux critiques acerbes et aux démonstrations apologetiques quand ce n'était pas aux accusations grossières et aux images caricaturales : Chrétiens et Musulmans ont ainsi également souffert d'être méconnus et trahis dans leurs valeurs essentielles. Que de propos malveillants et d'écrits injurieux n'a-t-on pas adressés, du côté chrétien, contre la personne vénérée du Prophète de l'Islam, Muhammad, et que de paroles légères et de jugements hâtifs n'a-t-on pas formulés, du côté musulman, contre les mystères chrétiens de la Trinité, de l'Incarnation et de la Rédemption. Là encore, une recherche commune et impartiale sur ces polémiques dépassées permettrait de ne plus y recourir aujourd'hui et, par suite, de renoncer à des argumentations et à des démonstrations où l'honneur de Dieu et la foi des Croyants subissent bien des avanies. Que ces derniers s'interrogent donc, de nos jours, pour savoir s'ils en sont totalement indemnes !

Dans ce contexte, il faut constater que la connaissance de l'Islam fournie par l'Orientalisme est souvent soupçonnée par les Musulmans de participer aux préjugés de la "science occidentale" contre le monde arabe et la civilisation islamique. Plus que jamais, le dialogue islamo-chrétien suppose que l'Islam ne soit pas confondu avec la civilisation arabe, car celle-ci appartient tout autant aux Chrétiens arabes à qui elle doit beaucoup, et aussi que l'Occident ne soit plus identifié avec le Christianisme, puisque celui-ci, né au Moyen Orient, ne saurait désormais être le bien propre d'aucune civilisation, de par sa vocation universelle, et que le premier a évolué dans le sens d'une société laïque et pluraliste. Que les Chrétiens s'expliquent donc sur les reproches que les Musulmans font aux Orientalistes et aux Islamologues pour en mieux utiliser le savoir et en apprécier les conclusions, et qu'ils encouragent aussi les Musulmans à multiplier, de leur côté, le nombre des "Christianologues" qui auraient une connaissance objective du Christianisme réel et des Chrétiens concrets et pourraient donc présenter à leurs coreligionnaires musulmans le Christianisme tel qu'il est vécu par les Chrétiens et tel que ceux-ci voudraient le voir réalisé.

Enfin, Musulmans et Chrétiens se savent également accusés par l'athéisme contemporain et par l'humanisme laïque d'avoir jadis utilisé et d'utiliser encore aujourd'hui la religion à des fins qui sont étrangères à l'honneur de Dieu et à la grandeur de l'homme. Il est certain que les Croyants des deux religions ont parfois minimisé l'importance des injustices politiques et économiques, prenant le parti du pouvoir établi et ignorant la souffrance des classes les plus pauvres. Leurs traditions religieuses ont quelquefois inutilement humilié les hommes de culture, en leur interdisant les ambitions légitimes et des recherches justifiées. Il est également arrivé aux hommes de religion de s'adjuger des pouvoirs qui n'avaient rien à voir avec la foi ou la charité, méconnaissant ainsi les exigences de la liberté et l'autonomie des autorités séculières. Il a pu se faire aussi que Chrétiens et Musulmans confisquent les valeurs de vie, de justice, de fraternité et de paix dans le seul intérêt de leur propre communauté, concédant aux minorités religieuses un statut de ghetto ou contraignant leurs membres à des allégeances politico-religieuses. Il n'est pas jusqu'à l'esclavagisme des temps modernes lui-même à propos duquel Chrétiens et Musulmans ne peuvent qu'avoir mauvaise conscience face aux peuples d'Afrique Noire, même si l'esclavage a été aboli depuis plus d'un siècle. Les civilisations chrétiennes et musulmanes n'apparaissent donc pas toujours innocentes devant le tribunal de l'histoire et il est bon que les Croyants s'efforcent humblement, mais sans complexe, d'en tirer les leçons pour demain. C'est ainsi seulement qu'ils seraient préparés à mieux apprécier l'apport irremplaçable de leurs traditions religieuses à la construction des civilisations qui portent leur nom et à l'édification des humanismes chrétien et musulman où les valeurs de la culture sont enrichies par celles de la foi.

II. Se libérer des préjugés les plus notables²

Les Croyants savent d'expérience que leur regard sur l'autre n'est pas neuf d'entrée de jeu; il participe, hélas !, plus au moins, à un ensemble d'idées et d'images toutes faites qu'ils héritent de leurs pères ou reçoivent de leur communauté : jugements arbitraires et préjugés invétérés qu'il convient de rectifier et de réformer si l'on veut que la rencontre et la coopération se déroulent en vérité et en charité, y compris dans les domaines apparemment les plus éloignés de la foi, comme ceux de la science, de la technique et de la politique. Les Chrétiens et les Musulmans "sociologiques" sont plus particulièrement les porteurs naturels et les transmetteurs tout trouvés de ces mentalités pernicieuses qui défigurent le visage des autres et déforment la foi dont ils vivent. Pour leur propre compte, les Chrétiens de dialogue ont sans doute à aider leurs frères et sœurs en Jésus-Christ à purifier leur regard sur plus d'un point pour rectifier enfin trop d'idées préconçues et de jugements superficiels qui les empêchent d'apprécier à leur juste valeur l'ensemble des croyances et des pratiques de leurs amis musulmans.

1. L'Islam serait-il "fatalisme" ?

Les Musulmans mettent leur gloire dans leur "soumission" à Dieu et leur "obéissance" à Sa loi. La prédestination "pour le bien ou pour le mal" est le dernier des articles de leur foi. Les tendances ascétiques et mystiques ont volontiers développé, en Islam, les vertus de renoncement, d'abandon et de confiance en Dieu pour d'autant mieux exalter la grandeur, la puissance et l'omniprésence de Dieu. Au niveau populaire, les confréries religieuses ont pu traduire ces tendances en des attitudes proches de la démission où le Croyant risque de renoncer à exercer sa propre responsabilité et à faire preuve de véritable liberté vis-à-vis de Dieu et de ses frères. N'a-t-on pas accusé l'Islam d'être la "religion du maktûb" ("c'est écrit") et d'enseigner trop facilement à ses fidèles d'avoir à répéter : "Si Dieu le veut" (*In châ' Allâh*), "Selon la volonté de Dieu" (*'Alâ murâd Allâh*), "Dieu seul est vainqueur" (*Lâ ghâlîba illAllâh*) ? Plus d'un comportement témoigne encore aujourd'hui de cette démission de l'homme devant Dieu "qui l'a voulu". Ce peut être, d'ailleurs, pour les petits et les humbles, une arme pour se prémunir contre les coups inexorables du sort.

Mais on n'a pas le droit, pour autant, de rendre l'Islam responsable des excès de soumission qui iraient jusqu'au fatalisme. Si l'école théologique longtemps prédominante, l'école ach'arite, tendait à faire de l'homme le simple "lieu" de l'agir divin, l'école mu'tazilite a cependant affirmé jadis que l'homme est "créateur de ses actes" et de nombreux penseurs musulmans actuels ne cessent de répéter que l'homme est l'auteur libre et responsable de ses actes, invité qu'il est, par Dieu lui-même, à faire l'usage maximum de son intelligence et de sa liberté par le recours quotidien à "l'effort d'interprétation personnel" (*ijtihad*) en tout domaine où Dieu n'a pas imposé un "texte" décisif, encore que tout texte exige une interprétation. Les Anges n'ont-ils pas été invités par Dieu lui-même à se prosterner devant Adam et celui-ci n'a-t-il pas appris, de son Seigneur, "les noms de toutes les créatures" pour ensuite se les assujettir (*taskhir*) d'autant mieux ? Dieu a proclamé son dessein dans le texte coranique lui-même, en disant : "Je vais établir un lieutenant (*khalifa*, calife) sur la terre" (Coran 2, 30) ? C'est pourquoi, il ajoute aussitôt : "Nous avons ennobli les fils d'Adam. . . Nous leur avons donné la préférence sur beaucoup de ceux que nous avons créés" (Coran 17, 70). Grandeur et responsabilité de l'homme vis-à-vis de Dieu, qui font dire à beaucoup de Musulmans que l'Islam signifie "engagement" (*iltizâm*) et "effort supérieur" (*jihad akbar*), pour mieux réaliser la volonté de Dieu en portant son oeuvre créatrice à son état de perfection. Ce faisant, les Musulmans fournissent la preuve que la religion n'est pas une aliénation, mais bien plutôt une promotion.

2. L'Islam serait-il "juridisme" ?

Toutes les religions connaissent le risque du juridisme, puisque leur message spirituel comporte un code moral qui doit bien s'exprimer, au plan pédagogique et populaire, sous forme de "commandements", de préceptes ou d'interdits. L'Islam, de par son culte de la Loi et son extrême précision en matière de prescriptions, semble souvent ne correspondre que trop bien au secret besoin de sécurité de la conscience religieuse : "Est-ce que c'est péché ? Est-ce que c'est permis ?" sera-t-il souvent demandé, pour résoudre un "cas de conscience". Le fait est que sa classification des actions humaines en actes "obligatoires" (*wâjib*), "recommandés" (*mustahabb*), "autorisés" (*mubâh*), "blâmable" (*makrûh*) et interdits" (*harâm*) peut prêter le flanc à un "juridisme moralisant", surtout si le "pouvoir" entend faire régner un "ordre moral";

² Toute cette question a été traitée par la Conférence de Jacques Lanfry au Séminaire du dialogue islamo-chrétien de Tripoli (Libye), en février 1976 : Comment oeuvrer pour dissiper les préjugés et les malentendus qui nous séparent 7document polycopié, IPEA, Rome), parue en traduction anglaise, *Islamic-Christian Dialogue : Approaches to the Obstacles*, dans *Journal of Ecumenical Studies* (USA) vol. 14, n° 3, Summer 1977, pp. 484-500.

effectivement, plus d'un Musulman y a recours, risquant ainsi de renoncer à se poser des questions sur les raisons ultimes du caractère "bon" ou "mauvais" des oeuvres qu'il accomplit. Il est pourtant invité constamment à préciser son "intention" (niyya) pour mieux déterminer ses actes et les réaliser avec rectitude de cœur et soumission à Dieu. C'est jusque là, en effet, que prétend l'amener la "piété" (birr) bien comprise qui consiste à voir dans les "actes d'obéissance" (tâ'ât) les premiers actes du culte !

On ne saurait donc prétendre, sans être injuste, que l'Islam se réduise au seul juridisme et que le salut y soit perçu par le Croyant comme le résultat automatique d'une vie accomplie en conformité à la Loi. Les Musulmans savent qu'il leur faut dépasser une morale du "péché à éviter" pour vivre cette vertu supérieure de "scrupule" (wara') qui les porte à éviter même ce qui est "autorisé" pour mieux correspondre à tout ce que Dieu déclare "recommandable" : il y a donc place, en Islam, pour une "générosité morale" où le Croyant tend à un certain "tutorisme" qui n'est pas sans grandeur, puisqu'il imite la souveraine "générosité" (karâma) de Dieu. Les "œuvres de bien" (sâlihât) sont alors recherchées non plus dans quelque intérêt personnel mais pour la seule gloire de "la face de Dieu" (li-wajhi-Llâh), et c'est une preuve supplémentaire de la sincérité de la foi, même si elle s'exprime parfois dans le respect excessif des minuties de la Loi.

3. *L'Islam serait-il "laxisme" ?*

Convaincu d'appartenir à une "Communauté médiane" pour laquelle "in medio stat virtus", à savoir que la vertu réside - en toutes choses - dans le refus de dépasser certaines limites, par excès ou par défaut, le Musulman pense qu'il lui faut répondre largement à tous les besoins de sa nature humaine, suivant des critères qui lui sont propres. A les comparer trop souvent aux exigences de l'Evangile, les Chrétiens en concluent bien vite à certaines tendances au laxisme dans la morale musulmane, surtout s'ils prennent en considération la conduite effective de certains Musulmans qui n'est pas toujours des plus conformes aux exigences éthiques du Coran. Les préjugés ne manquent pas en ce domaine, où les mots de "harem" et de "paradis de Mahomet" recouvrent des appréciations péjoratives de réalités mal entrevues ou faussement interprétées. Le romantisme facile des uns et l'exotisme étrange des autres n'ont fait qu'ajouter à ces incompréhensions; il arrive même que celle-ci se voient renforcées par l'exaltation de la sexualité en Islam à laquelle consentent certains penseurs par un goût excessif pour la "nature" ou la psychanalyse. Telles sont les grandes lignes d'une accusation qu'il faudrait savoir réfuter ou relativiser en toute objectivité, sans recourir nécessairement pour cela aux affirmations superficielles d'une apologétique trop simpliste.

Il y a une "science des mœurs" (akhlâq), en Islam, qui sait être exigeante et rejoint bien vite le droit pour se faire plus efficace. Elle n'est d'ailleurs pas sans grande ressemblance avec le Décalogue confié à Moïse. Il serait donc inexact d'affirmer qu'il n'y a pas de morale familiale musulmane : celle-ci existe, bel et bien, mais elle est différente de ce que les Chrétiens entrevoient comme idéal évangélique pour la famille. Elle n'est cependant pas sans analogie avec la morale de l'Ancien Testament. C'est ainsi qu'il convient de savoir que le Coran, la Tradition et la plupart des codes modernes autorisent le mari musulman à avoir simultanément deux, trois ou quatre épouses, à condition qu'il soit "équitable" entre elles (Coran 4, 3) : ce sont justement les exigences, diversement appréciées, de cette équité nécessaire qui ont amené certains Réformistes comme Muhammad 'Abduh et 'Allâl al-Fâsi et certains Etats comme la Turquie et la Tunisie à souhaiter ou à décider la suppression de la polygamie, pendant que beaucoup d'autres multiplient les contrôles et les limitations à cette "permission exceptionnelle". Si, d'autre part, la répudiation est toujours reconnue, à la suite du Coran, comme un droit strict de tout mari musulman, encore faut-il se rappeler que le hadîth affirme sans cesse qu'elle représente "l'acte autorisé le plus détesté de Dieu" et que de nombreux codes modernes en restreignent l'usage ou en surveillent l'exercice par devant les tribunaux.

C'est donc reconnaître que le droit familial et la morale conjugale ne sont pas sans lois et que ces dernières ont su prendre, surtout en ces derniers temps, des dispositions évolutives qui garantissent davantage les droits de la femme et de l'enfant³. D'autre part, si l'Islam se montre très compréhensif et libéral en matière de contraception - puisqu'il y autorise toutes les méthodes -, il rejoint les exigences de la morale chrétienne en interdisant la stérilisation, en refusant presque toujours l'avortement, et en condamnant toutes formes d'adultère, de fornication et d'homosexualité. La fidélité conjugale, l'amour des enfants et le respect des parents sont des valeurs que les Musulmans connaissent et vivent, exaltent et récompensent, selon un mode qui leur est propre. Que les Chrétiens en prennent donc acte, tout en

³ On consultera, sur ce sujet, entre autres, Chafik CHEHATA, L'évolution moderne du droit de la famille en pays d'Islam, dans Revue des Etudes Islamiques (Paris), XXXVII, 1969, I, pp. 103-114; Maurice BORRMANS, Code de statut personnel et évolution sociale en certains pays musulmans, dans IBLA (Tunis), n° 103, 1963, 3ème trim., pp. 205-260, Statut Personnel et Famille au Maghreb de 1940 à nos jours, Paris-La Haye, Mouton, 1977, 708 p., et Documents sur la famille au Maghreb de 1940 à nos jours (avec les textes législatifs marocain, algérien, tunisien et égyptien en matière de statut personnel musulman), Rome, Istituto per l'Oriente, 1979, 437 p.

acceptant que la morale musulmane et le droit islamique se distinguent parfois profondément de l'idéal moral que propose l'Évangile.

Quant aux descriptions coraniques des joies du Paradis, tout est affaire d'interprétation, bien des Musulmans d'autrefois et d'aujourd'hui, théologiens, philosophes ou mystiques, n'y voient que des métaphores qu'on aurait tort de prendre à la lettre. La foi des Musulmans affirme, certes, que l'Ultime Vie, fort semblable à la Première, comportera des plaisirs et des joies qui répondent à tous les types de besoins que peuvent connaître l'âme et le corps, mais il reste entendu que, "ce jour-là, il y aura des visages brillants qui tourneront leurs regards vers le Seigneur" (Coran 75, 22-23). Un hadith "sacré" ne précise-t-il pas, d'ailleurs, que "nul ne sait ce que Dieu a préparé pour Ses Elus, ce que jamais l'œil n'a vu ni l'oreille entendu, ce qui jamais n'est monté au cœur de l'homme" ? Et ce n'est pas, non plus, parce que la Miséricorde de Dieu est infinie et que, seul, le péché d'impiété ou *kufr* (donner à Dieu des associés) entraîne le châtement éternel, qu'il faudrait en conclure que tout est facile pour le Musulman et que ses péchés "ne pèsent pas lourd" ! Tout ce qui vient d'être dit confirme ce qui a été écrit plus haut sur l'entière responsabilité du Croyant vis-à-vis de son Seigneur.

4. L'Islam serait-il "fanatisme" ?

Les Musulmans sont aisément irrités de s'entendre dire qu'ils sont fanatiques et qu'ils ont souvent imposé la foi par l'épée. Ils affirment volontiers que l'Islam pratique la "tolérance" (samâha) et proclame qu'il n'y a "pas de contrainte en religion" (Coran 2, 256). Ils citent, à l'occasion, les versets favorables aux Chrétiens et rappellent également les avantages réels que le statut de "protégés" (dhimmi-s) a pu garantir aux Gens du Livre dans la Cité islamique classique et dans l'Empire Ottoman. Il leur suffit, en outre, d'interroger l'histoire pour dénoncer les excès du "fanatisme chrétien" et excuser d'autant mieux les déviations du "fanatisme musulman". Si le préjugé demeure cependant tenace, du côté chrétien, c'est peut-être parce qu'il existe encore, dans le monde musulman, des formes de pression sociale ou d'affirmation communautaire que les Non-Musulmans peuvent interpréter comme des formes larvées d'intolérance. Que la formule de la chahâda soit soulignée par un cimetière sur un pavillon national, que des minorités musulmanes veuillent s'organiser d'une manière autonome jusque sur le plan politique, que certains pays majoritairement musulmans envisagent de restaurer, pour tous, les châtements physiques en matière pénale ou la peine de mort légale pour les renégats de l'Islam (*rida*), n'est-ce pas là un ensemble de faits qui sont de nature à justifier les craintes formulées par ceux qui soupçonnent l'Islam de fanatisme ? On se rappellera néanmoins que les rapports de majorité à minorité, en toute société diversifiée, sont soumis à des lois sociologiques où la foi des uns et des autres n'est pas directement impliquée.

Les Chrétiens sont, une fois de plus invités à s'informer exactement de la vision spécifique du Musulman sur toutes choses. Celui-ci ne peut qu'être fier d'appartenir à la "Communauté du Prophète" et à la "Demeure de l'Islam" qui sont, pour lui, synonymes de paix, de justice et de fraternité. Dans le zèle qu'il met à voir les "Droits de Dieu" prévaloir enfin de par le monde entier pour que "les devoirs et les droits de l'homme" y soient partout observés, il peut lui arriver de recourir à bien des moyens que l'Islam ne lui interdit pas, puisque "les aumônes sont destinées", entre autres bénéficiaires, "à ceux dont les cœurs sont à rallier. . . et à la lutte dans le chemin de Dieu" (Coran 9, 60). Ce qui, trop souvent, est confondu avec le "fanatisme" relève plutôt d'une vision globale, et presque totalitaire, des rapports qui doivent exister entre le "religieux" et le "civil". L'un des principes islamiques d'organisation de la Cité est, semble-t-il, de les unir étroitement au point d'en confier la direction unitaire au même et unique personnage, le Calife ou Commandeur des Croyants. L'Islam est, à la fois, "religion et état" (din wa-dawla), et c'est parce que les Non-Musulmans, de par leur foi, ne participent pas à l'idéologie islamique de l'État qu'il leur est interdit d'en assumer les hautes charges; il s'ensuit que, seul, le Musulman y est pleinement citoyen. Le problème reste entier, cependant, des nouveaux rapports que sont appelés à entretenir le pouvoir politique et les diverses communautés de foi, chrétiennes ou musulmanes, dans la plupart des états modernes où le pluralisme religieux et culturel est désormais de règle. Il faut savoir que des penseurs musulmans, comme 'Alî 'Abd al-Râzîq, ont estimé pouvoir distinguer davantage les pouvoirs et garantir à chacun son autonomie légitime, dans un esprit de saine laïcité d'inspiration musulmane.

Mais l'objection majeure est bien celle de la "guerre sainte" (qui traduit mal le mot *jihad*), à propos de laquelle trop de confusions sont encore entretenues dans les milieux chrétiens. S'il est vrai que le Coran lui consacre de très nombreux versets, prévoyant même son déroulement et son issue ainsi que le partage subséquent des biens et des captifs, il est tout aussi vrai que le Droit musulman classique a développé cette institution sous forme d'un "droit international de la guerre", en vue de réglementer celle-ci et d'en limiter les méfaits. Guerre et religion sont malheureusement deux réalités que l'histoire a trop souvent trouvées alliées entre elles, qu'il s'agisse des guerres saintes, du côté musulman, ou des croisades, du côté chrétien ! Les historiens s'accordent tous pour affirmer aujourd'hui que ce temps est désormais révolu et que l'humanité ne supporte plus qu'une telle violence soit ainsi mise au service du droit et de la religion.

Nombreux sont, par contre, les Musulmans qui se mettent, de nos jours, à l'école de leurs saints et de leurs mystiques pour "engager le grand jihâd" comme les y invite un hadith : il s'agit alors du "combat spirituel" contre toutes les formes d'injustice, de haine et de guerre, et d'abord contre les alliés secrets dont elles disposent dans le cœur de l'homme, à savoir l'égoïsme, l'orgueil et la violence. Les pays musulmans ne manquent pas, où le jihâd est désormais confondu avec la lutte de tous "contre le sous-développement", qu'il soit économique ou culturel. Le "meilleur combat" est alors celui de la justice, de l'amour et de la fraternité, lequel supporte parfois des "violences temporaires" : il suppose, alors, que le "grand jihâd" rejoigne celui de tous les hommes de bonne volonté dans le respect de la Déclaration Universelle des Droits de l'Homme et dans l'application scrupuleuse de toutes les Conventions qui en découlent.

5. L'Islam serait-il "immobilisme" ?

Au cours des derniers siècles, les sociétés musulmanes ont donné l'impression d'un immobilisme scientifique, sociologique et politique, qui a fait penser que l'Islam lui-même en était le premier responsable. Pour beaucoup d'observateurs, la foi musulmane et ses implications philosophiques auraient rendu les Musulmans irrémédiablement inaptes à toute invention scientifique et à toute exploitation de nouvelles techniques : à les entendre, ces derniers ne sauraient jamais être que de simples "consommateurs". Les accusations d'obscurantisme moyenâgeux ou d'allergie radicale à la technologie moderne n'ont donc pas manqué d'être formulées en de nombreux milieux non-musulmans. Aujourd'hui, le rationalisme occidental, l'athéisme militant et le marxisme agressif reprennent souvent des accusations que trop de Chrétiens acceptent volontiers comme argent comptant. Faut-il ainsi les reprendre sans critique et les répéter sans preuve ? Quelles sont les sociétés religieuses, fussent-elles chrétiennes, qui n'ont pas connu des périodes de décadence et n'ont pas prêté le flanc à de telles critiques, au cours de l'histoire ? Même si une bonne partie du monde musulman participe encore aux valeurs stables et permanentes d'une organisation islamique de la société, faut-il nécessairement en conclure que celle-ci est irréversible et, par suite, réfractaire à la "modernité" ?

L'interlocuteur chrétien des Musulmans se doit, encore une fois, de distinguer entre les faits et le droit, entre les réalisations historiques, toujours imparfaites, et le projet qui les transcende et qui se veut parfait : rien ne prouve, en effet, que l'Islam soit condamné à l'ankylose, comme certains l'ont trop vite affirmé. Le Moyen-Age a connu de brillantes civilisations où les Musulmans étaient à l'avant-garde de la recherche scientifique et de la diffusion technologique : à Bagdad comme à Cordoue et en d'autres capitales, la médecine, l'astronomie et les mathématiques ont alors fleuri, tout autant que la littérature, la philosophie et la théologie. On ne voit donc pas ce qui, dans la foi musulmane comme tel, s'opposerait au progrès scientifique et à la réflexion métaphysique ! Il serait vain, à ce sujet, de prétendre que la négation des "causes secondes" par l'Ecole ach'arite ait annihilé pour toujours une quelconque exaltation de la stabilité du réel et de l'esprit de découverte. Même dans le cadre de cette Ecole, la "coutume de Dieu" (sunnat Allâh) garantit aux phénomènes leur fidèle déroulement conformément aux principes de causalité et de finalité. Il serait, en outre, dommageable d'identifier à tout jamais l'Islam avec une école philosophique, sans faire leur légitime place, même si elle est secondaire, à bien d'autres écoles plus favorables aux entreprises de la raison humaine. Rien ne s'oppose donc à un "nouveau départ" de la pensée et de l'action, en pays musulmans. Le Professeur pakistanais, Abdus Salam, Prix Nobel de Physique, en témoigne à sa manière et il suffit de considérer l'immense effort de développement technique que poursuivent la plupart de ces pays musulmans au nom du "progrès" (taqaddum) et grâce aux revenus du pétrole pour répondre adéquatement aux accusations persistantes d'immobilisme irréductible.

Dans leur attachement à la Loi que Dieu leur révèle et aux explicitations que le Droit leur en donne, les Musulmans ont toujours admis et sont aujourd'hui plus enclins à penser qu'il leur est permis d'y introduire des aménagements qui tiennent compte de la diversité des coutumes et des situations en même temps qu'ils sauvegardent ces "biens fondamentaux" que sont la religion, la personne, l'intelligence, la descendance et les biens. Si certaines "innovations" (bid'a-s) ont été condamnées, par souci de stabilité, d'autres ont cependant été considérées comme "bonnes" et intégrées dans leur conduite idéale. Le fait est que les Réformateurs n'ont pas manqué, au cours de l'histoire, et que les plus modernes d'entre eux insistent pour qu'on distingue entre "croyances de foi" ('aqâ'id), "pratiques cultuelles" ('ibâdât), "normes éthiques" (akhlâq) et "relations sociales" (mu'âmalât) : si la foi du Croyant est pareillement engagée dans tous ces domaines, son intelligence et sa conscience ont cependant le devoir d'intervenir dans les deux derniers pour préciser les applications casuelles et adapter les normes et le droit aux fluctuations des sociétés et de leurs économies. C'est là, sans aucun doute, un principe fécond d'évolution équilibrée, dans la mesure où le discernement en est fait dans la foi. Des remarques similaires seraient à faire en matière d'organisation politique, restant sauf le principe fondamental de "consultation" (chûrâ) : celui-ci n'est-il pas également appliqué, quoique de manières différentes, dans les systèmes parlementaires et les régimes révolutionnaires ? Comme on le voit, la société islamique peut retrouver et retrouve, de fait, une souplesse et une dynamisme qui sont loin de la maintenir dans l'immobilisme de jadis. Désormais, ses maîtres mots sont

ceux d' "évolution" (tatawwur) et de "développement" (tanmiya), de "réforme" (islâh) et de "révolution" (thawra).

6. L'Islam serait-il "religion de la crainte" ?

L'Islam est fréquemment soupçonné, par beaucoup, d'être une "religion de crainte", tant les manifestations extérieures du culte et l'obéissance scrupuleuse à la Loi donnent parfois l'impression que Dieu est uniquement "le Tout-Puissant, le Très-Fort, le Très-Grand" (Coran 59, 23), "le Dominateur suprême" (Coran 39, 4), "Celui qui resserre et Celui qui dilate" (Coran 2, 245). Il est vrai que le sens de la transcendance et le souci de la soumission portent à souligner paradoxalement, parmi les Très Beaux Noms de Dieu, ceux qui risquent de faire de Dieu un Seigneur terrible et inaccessible, "maître de la vengeance" (Coran 3, 4) et "redoutable dans son châtiment" (Coran 2, 165). Ce serait oublier, cependant, le rappel insistant de la miséricorde et du pardon ainsi que de la tendresse et de la bonté de Dieu ! Il n'est pas jusqu'à l'amour lui-même que le Coran n'attribue à Dieu envers ses créatures, puisqu'il y est signalé, près de quarante fois, que Dieu "aime les pieux et les justes" et "n'aime pas les prévaricateurs" ! Et si les mystiques musulmans ont décrit la première étape de leur itinéraire spirituel comme étant celle de la "crainte" (khawf), encore faut-il préciser qu'il s'agit là d'une crainte qui, de "servile" au début, devient bien vite "révérencielle" (taqwâ) : elle se nourrit alors de confiance et d'espérance.

Si l'Islam classique, et surtout sunnite, se méfie de "l'amour" (du Croyant) pour Dieu", c'est parce qu'il y craint quelque prétention à la ressemblance directe et à l'échange égalitaire entre Dieu et l'homme, ce qui contredirait son sens de la transcendance et son refus de donner quelque associé à Dieu. Ne court-on pas le risque grave, en effet, de rabaisser Celui-ci au rang de la créature et de manquer de "pudeur" en autorisant le Croyant à Lui vouer des sentiments trop humains ? Comme l'ont démontré les "dépassements ascétiques et mystiques", les Musulmans ont fini par donner à cet amour de Dieu un certain "droit de cité", comme Ghazâli en témoigne dans sa "somme théologique". Il semble bien que, grâce à l'exemple de certains mystiques qui a été vulgarisé par l'enseignement des confréries religieuses, les Musulmans se soient désormais habitués à un vocabulaire, à des sentiments et à des attitudes qui donnent à "l'amour d'amitié" (mahabba) une plus grande importance dans les relations entre Dieu et sa créature. Il n'est plus rare, en effet, d'entendre dire ou de voir écrire que "l'Islam est une religion d'amour" (al-Islâm din mahabba). Sans prendre pour autant l'expression dans le sens chrétien des choses, il convient de se réjouir de cette évolution qui prouve, a posteriori, que l'Islam n'est pas, en soi, une "religion de la crainte", mais bien plutôt une "religion de paix intérieure et de tranquille sérénité".

Comme on le voit, les possibilités d'interprétation et d'évolution de l'Islam sont variées et on n'a pas le droit d'en réduire l'essentiel à certaines de ses réalisations historiques. Il est toujours injuste de prétendre juger une religion uniquement en fonction de la pratique de ceux qui s'en réclament. C'est ce que le monde chrétien a souvent fait, au cours de l'histoire, à l'égard du monde musulman : cela a engendré jadis et maintient aujourd'hui des préjugés dont on sait combien ils correspondent fort mal aux valeurs profondes de l'Islam, même s'ils se fondent sur certains comportements effectivement vécus par des Musulmans, ici ou là. La rigueur de l'analyse historique, l'honnêteté de l'approche psychologique et la sérénité du jugement théologique devraient porter les Chrétiens à relativiser grandement les jugements hâtifs que l'on porte sur l'Islam, comme à libérer les mentalités chrétiennes des erreurs d'appréciation et des généralisations indues que de tels préjugés supposent et engendrent. Il n'est pas vrai que l'Islam soit synonyme, uniquement, de fatalisme, de juridisme, de laxisme, de fanatisme, d'immobilisme et de peur craintive; il est aussi et peut être surtout responsabilité, engagement, scrupule, tolérance, mouvement et amour. Il appartient peut-être au dialogue d'en donner davantage le souci et le goût aux Musulmans eux-mêmes.

III. Savoir ce que l'interlocuteur pense du Christianisme.

Suffit-il d'oublier les injustices du passé et de se libérer des préjugés du présent pour espérer inaugurer ou développer, du côté chrétien, un dialogue constructif et prometteur ? Ce serait oublier que l'interlocuteur musulman, plus ou moins désireux qu'il soit de dialoguer, n'aborde pas les réalités chrétiennes sans idées préalables sur le Christianisme et sur ceux qui s'en réclament. Nul ne peut penser qu'il s'agisse là de simples préjugés ou d'opinions strictement personnelles ! Le fait est que l'Islam s'est prononcé depuis toujours et s'est expliqué au cours des siècles sur ce qu'il pensait du Christianisme et des Chrétiens. Lors donc que les Chrétiens écoutent aujourd'hui un discours musulman sur le Christianisme, ils sont volontiers désorientés, sinon scandalisés, de constater que l'image ainsi proposée de leur foi et de leur conduite ne correspond guère à ce qu'ils croient et vivent effectivement : il est arrivé à plus d'un de ne pas se reconnaître dans son "être de chrétien", lors de récents Colloques, à travers le portrait que des Musulmans entendaient brosser du Christianisme et des Chrétiens pour leurs propres coreligionnaires. Il apparaît ainsi que les Musulmans sont bien conscients, de par leur Islam, d'avoir déjà une vision anticipée

et "orthodoxe" du Christianisme et des Chrétiens, où le critère unique d'appréciation demeure le Coran lui-même. Il est apparemment difficile d'admettre, pour beaucoup d'entre eux, que le Christianisme effectivement vécu par les Chrétiens et exprimé par toute la Tradition chrétienne soit le Christianisme "légitime".

La question se pose alors de savoir si les partenaires du dialogue peuvent vraiment dépasser leur propre vision des choses pour admettre l'existence de l'autre dans "sa différence". En attendant qu'une réponse adéquate puisse y être donnée, les règles mêmes du dialogue imposant aux Chrétiens d'accepter leurs partenaires tels qu'ils sont et de supporter ce "regard préalable" que les Musulmans portent déjà sur eux, avant de les avoir découverts en réalité. Seul, un dialogue conduit en toute franchise et en totale rigueur a la faculté d'encourager chacun à réviser la vision qu'il a de l'autre pour la renouveler à partir de la "révélation personnelle" qu'il en a, dans ce même dialogue. Il convient donc, au point où en sont les choses, que les Chrétiens soient informés sur ce que leurs interlocuteurs pensent et disent de leurs croyances et de leur conduite, afin qu'ils sachent où se situent les soupçons, où naissent les malentendus et où demeurent les confusions : c'est en s'expliquant davantage sur ces points, dans un climat de sereine objectivité, que le Chrétien fournira au Musulman l'occasion de le reconnaître tel qu'il est et tel qu'il veut être.

1. Les Ecritures des Chrétiens seraient falsifiées.

Les Chrétiens qui dialoguent avec leurs amis musulmans entendent ces derniers affirmer qu'ils croient en tous les livres révélés par Dieu, à savoir la Torah, les Psaumes, l'Evangile et le Coran, et constatent aussitôt qu'ils n'ont pas lu et envisagent rarement de lire les trois premiers livres de la liste, tels qu'ils existent actuellement entre les mains des Juifs et des Chrétiens. Il n'y a pourtant là rien que de très naturel du point de vue musulman. Certes, le Coran les invite à dire aux Gens du Livre : "Nous croyons à ce qui est descendu vers nous et à ce qui est descendu vers vous. Notre Dieu qui est votre Dieu est unique et nous lui sommes soumis" (Coran 29, 46), mais il leur enseigne aussi que "certains Juifs altèrent le sens des paroles révélées" (Coran 4, 46) et "oublient une partie de ce qui leur a été rappelé" (Coran 5, 13), si bien qu'il leur est demandé : "Comment pouvez-vous désirer qu'ils croient avec vous, alors que certains d'entre eux ont altéré sciemment la Parole de Dieu, après l'avoir entendu ?" (Coran 2, 75). C'est pourquoi l'Islam en a conclu que les Ecritures des Juifs et des Chrétiens n'ont pas été transmises suivant leur texte original ni donc conformément au vouloir divin : il s'agit, dès lors, de textes remaniés où la lettre même du Message a été altérée, a fortiori son esprit ! Voilà pourquoi la Torah et les Evangiles sont accusés d'avoir été falsifiés (tahrif) : la véritable Torah et l'Evangile authentique, premières révélations de l'Ecriture, en tout semblables au Coran qui en est la dernière révélation, n'existent plus nulle part et ne sont plus à la portée de personne. Ceci pourrait expliquer que le Coran lui-même ne cite jamais un seul verset qui appartienne, comme tel, au Pentateuque, aux Psaumes ou aux Evangiles, bien que son contenu semble parfois remonter substantiellement, sinon littéralement, à la Tradition biblique elle-même, canonique ou apocryphe.

Les arguments avancés ne manquent pas, du côté musulman, pour corroborer cet acte global d'accusation contre les Livres sacrés des Juifs et des Chrétiens. Si Abraham a supplié Dieu pour sa "cité" (La Mecque), le priant de lui envoyer "un prophète pris parmi eux" (Coran 2, 129), Moïse et Jésus auraient, tous deux, annoncé la venue de Muhammad, puisque le Coran déclare que les Gens pieux "suivent l'Apôtre, le Prophète qui ne sait ni lire ni écrire, qu'ils trouvent annoncé chez eux dans la Torah et l'Evangile" (Coran 7, 157) et que Jésus serait venu pour "annoncer la bonne nouvelle d'un Prophète qui viendra après moi et dont le nom sera Ahmad" (Coran 61, 6). Or, il s'avère que les Evangiles des Chrétiens et le Pentateuque que ceux-ci ont en commun avec les Juifs ne contiennent aucune allusion à ce fait; qui plus est, la Torah comprend le récit de la mort de Moïse, ce qui est a priori contradictoire puisqu'elle devait consister dans le Message qui lui était adressé. Ce seraient là les preuves fondamentales de la "falsification" (tahrif). Plus généralement, il faut reconnaître que l'expression et le contenu de la Bible elle-même trouvent de nombreux Musulmans allergiques à son style, à ses paraboles et à ces récits (parfois peu "édifiants" !). En outre, la multiplicité des traductions, parfois dans une même langue, font aussi incliner les Musulmans à penser que les Juifs et surtout les Chrétiens ont perdu toute "mémoire" de l'unique "texte" (nass) primitif et se contentent d'en retrouver le "sens" (ma'âni), ce qui justifierait, une fois de plus, l'affirmation coranique : "Parmi ceux qui disent : "Nous sommes Chrétiens, nous avons accepté l'alliance", certains ont oublié une partie de ce qui leur a été rappelé" (Coran 5, 14).

Les Chrétiens doivent donc être informés de ces affirmations et de ces considérations qui jettent un grave soupçon sur l'authenticité de leurs Ecritures et rendent inutile tout recours direct à celles-ci pour un "dialogue des textes" ! Certes, des théologiens et des apologistes musulmans n'ont pas manqué de se référer aux textes canoniques qui circulent parmi les Juifs et les Chrétiens pour y trouver encore quelque indice en

faveur de la thèse islamique : que Moïse ait annoncé un prophète (le Messie)⁴, et que Jésus ait promis maintes fois l'envoi du paraclet (l'Esprit Saint)⁵, ce seraient là - suivant une lecture musulmane - d'autres annonces véridiques de Muhammad, dans un contexte d'Ecritures partiellement falsifiées. Les Chrétiens ont, en outre, tout intérêt à prendre connaissance du Pseudo Evangile de Barnabé⁶ dont le plus ancien et unique manuscrit (en langue italienne) remonte à la fin du XVIème siècle et que beaucoup de doctes musulmans présentent aujourd'hui (en traduction arabe) comme étant l'unique et authentique Evangile : bien que la critique historique n'ait pas encore pleinement élucidé le problème de ses origines ni identifié le nom de son auteur, il est assez clair, pour le lecteur impartial, qu'il s'agit là d'un apocryphe de fabrication récente et d'un pseudo évangile qui veut trop prouver puisque Jésus y tient le rôle de Jean-Baptiste et y affirme qu'il n'est pas le Messie, que Muhammad y est présenté comme le modèle de la création et annoncé comme le Messie attendu, et que Jésus n'y meurt pas, étant donné que Judas lui est substitué et meurt, à sa place, sur la croix. C'est là un schéma global qui ne correspond que trop bien à celui du Coran et de l'Islam.

Il n'est pas question, pour les Croyants, de recourir ici aux méthodes de la polémique ancienne, mais il leur est demandé de s'expliquer davantage sur ces profonds malentendus en s'aidant plus que jamais de la critique historique et de la réflexion théologique. Il serait cependant fort utile, pour les Chrétiens, de savoir que certains penseurs musulmans⁷, et des plus éminents, ont pensé jadis et affirment aujourd'hui que la "falsification du texte" (*tahrif al-nass*) se révèle historiquement impossible, vu la multiplicité des manuscrits existants et la dispersion géographique des communautés religieuses : ils se contentent alors de reprocher aux Gens du Livre d'avoir mal interprété et mal traduit le sens de leurs Ecritures (*tahrif al-ma'âni*). Tout en recourant à des observations de ce genre et en rappelant que les théologies chrétienne et musulmane ont une manière fort différente d'envisager et de justifier la révélation, l'inspiration et la canonicité des Saintes Ecritures, les Chrétiens se devraient surtout de rappeler à leurs partenaires qu'ils se considèrent comme les "Gens d'une Personne", et non pas comme des "Gens du Livre" : pour eux, c'est Jésus-Christ lui-même qui est révélation du Père et, donc, de Dieu parmi les hommes, puisque c'est en lui et par lui que le Père se communique aux hommes et que ceux-ci font retour à Dieu en accédant à sa pleine connaissance. Si l'Ecriture Sainte permet aux Chrétiens, d'accéder à l'unique Révélation de Dieu en Jésus-Christ, c'est en liaison étroite avec la Tradition vivante et au sein de la Communauté de foi (l'Eglise) si bien que toutes trois "reliées et solidaires" ne subsistent jamais sans les autres et constituent "un unique dépôt sacré de la parole de Dieu, confié à l'Eglise" (*Dei Verbum*, n° 10). Ce rappel de vérités essentielles, par les Chrétiens, enlèverait sans doute au débat sa pesante gravité, puisqu'il établirait une certaine analogie, quant à leur élaboration et à leur transmission, entre les textes du Nouveau Testament et les *hadith-s* de la Sunna musulmane. De toute façon, les Chrétiens ne peuvent que se réjouir de voir le texte de leurs Evangiles recherché par certains Musulmans pour s'y informer du message de Jésus et de certains détails de sa vie. Il pourrait enfin leur être utile de réhabiliter St Paul dans l'esprit de leurs interlocuteurs en soulignant les convergences décisives de tous les écrits du Nouveau Testament sur l'identité ultime de Jésus, fils de Marie.

2. Les mystères chrétiens seraient inacceptables, ou du moins inutiles.

S'il est une expression coranique qui conclut souvent les passages relatifs à Jésus, c'est bien celle qui rapporte que "les factions s'opposèrent alors les unes aux autres" (Coran 19, 37). Certains y voient l'écho des luttes christologiques qui opposaient entre eux, aux VIème et VIIème siècles, Nestoriens, Monophysites et Melchites : les premiers affirmaient presque en Jésus l'existence de deux personnes, contre les conclusions du Concile d'Ephèse (431), et les seconds prétendaient, contre celles du Concile de Chalcédoine (451), qu'après l'Incarnation il n'y avait plus, en Jésus, qu'une seule nature; les Melchites, fidèles à tous les Conciles antécédents; rejetaient que le mystère de Jésus-Christ pouvait s'expliquer dans celui de l'unique Personne du Verbe unissant, en elle, sans jamais les mélanger, la nature du Fils de Dieu et la nature de l'homme Jésus. C'est donc dans un contexte de polémique, d'abord entre Chrétiens, puis entre Chrétiens et Juifs, enfin entre Chrétiens, Juifs et Musulmans, qu'il convient de replacer les affirmations et

⁴ Cf. Dt 18, 15 et 18, 18-19.

⁵ Cf. Jn 14, 15-17; 14, 26; 15, 26; 16, 7-8; 16, 13-14.

⁶ Le texte italien du manuscrit est reproduit en photocopie, avec introduction, traduction et notes, par Luigi CIRILLO et Michel FREMAUX, *Evangile de Barnabé. Recherches sur la composition et l'origine*. Texte en traduction, Paris, Beauchesne, 1977, 598 p. On pourra consulter, à son sujet, Jacques JOMIER, *L'Evangile selon Barnabé*, dans MIDEO (Le Caire) n° 6 (1959-1961), pp. 137-226, et Jan SLOMP, *The Gospel in Dispute*, dans *Islamochristiana* n° 4 (1978), pp. 671-12.

⁷ Qu'il suffise de citer ici, entre autres, un *hadith* rapporté par al-Dârimi (798-869), la *Risâla adhawiyya fi l-ma'âd* d'Avicenne/Ibn Sinâ (980-1037), l'oeuvre polémique *al-Radd al-Jamil* de Ghazâlî (1059-1111), le *Commentaire coranique (Tafsir)* de Râzi (1149-1209), la *Muqaddima* d'Ibn Khaldûn (1332-1406), le texte d'*al-Dhikr al-hakim* de Kamil Husayn (1901-1977) et les opinions de Sayyid Ahmad Khan (1817-1898), sans parler des positions de Muhammad 'Abduh (1849-1905) dans son *Commentaire (Tafsir) du Manâr*.

les négations coraniques que l'on a signalées plus haut à propos du modèle prophétique de Jésus. Il serait inutile et même néfaste au dialogue entre Croyants de vouloir reprendre le débat et de le développer comme cela s'est fait dans le Haut Moyen-Age : ce n'est pas, semble-t-il, par des démonstrations philosophiques et des raisonnements théologiques, fussent-ils les meilleurs, que l'on pourra jamais amener Musulmans et Chrétiens à quelque accord en ce domaine.

L'interlocuteur chrétien doit donc faire effort, ici, pour comprendre de l'intérieur les pensées et les sentiments que suscite, dans la sensibilité profonde des Musulmans, tout exposé des dogmes de la Trinité, de l'Incarnation et de la Rédemption et tout témoignage abrupt sur leur importance vitale dans la vie quotidienne du Chrétien. A cause de son Livre, de sa Tradition et de sa théologie, le Musulman ordinaire verra toujours dans la Trinité chrétienne une forme subtile de multiplicité introduite en Dieu lui-même : celui-ci aurait alors des associés, et c'est pourquoi un Ibn Taymiyya accuse les Chrétiens de "polythéisme limité" (*chirk muqayyad*). Au maximum, pourra-t-il imaginer une certaine "personnification" de trois attributs privilégiés (la bonté, la sagesse et la vie, par exemple), ce qui serait rejoindre l'hérésie chrétienne appelée du nom de "modalisme", à moins qu'il ne puisse s'y représenter les trois aspects simultanés du même acte éternel de l'intelligence divine s'appliquant à elle-même. Quant à l'Incarnation, il ne peut se l'imaginer que sous la forme d'une communication de la "nature divine" à un homme, tandis que l'expression "Fils de Dieu" n'a, pour lui, qu'un seul sens, celui d'une "génération de nature". Il n'est que de se reporter aux analyses, aux discussions et aux réfutations de Ghazâli pour s'en convaincre⁸. Si l'on en vient, enfin, à la Rédemption, celle-ci se voit refusée, non pas tellement pour des raisons historiques, mais pour des motifs éthiques et théologiques : il n'y a pas de solidarité dans le péché et encore moins dans le rachat, puisque chacun est seul responsable de ses actes devant Dieu, et Dieu lui-même ne saurait jamais permettre que l'un de Ses prophètes connaisse l'échec final, la défaite et la mort, car il en dériverait que Dieu lui-même serait vaincu, ce qui est blasphématoire envers sa Toute-Puissance.

Les faits sont là et le Coran l'affirme : "Il ne convient pas que Dieu se donne un fils ! Gloire à Lui !" (Coran 19, 35), tout comme il ne convient pas qu'Il participe à la condition des hommes et fasse l'expérience de la mort, fût-ce par amour de ses créatures et pour leur plus grand bien ! "Gloire à Lui !" répètent alors les Musulmans. Les Chrétiens sont donc invités à interpréter le refus musulman de leurs propres mystères comme une fidélité exigeante, de leur part, vis-à-vis du Mystère impénétrable du Dieu Unique et Transcendant. Certes, les formulations dénoncées par le Coran ne représentent souvent que des expressions fausses d'un Christianisme hétérodoxe, mais c'est bien comme la négation des véritables mystères que professent les Chrétiens qu'elles ont été interprétées dans la suite des siècles, par tous les Musulmans de toutes écoles et de toutes cultures. Il appartient aux Chrétiens d'en tenir compte, tout en sollicitant de leurs amis musulmans un plus grand respect pour ces mystères qui sont au cœur même de leur vie de foi. Qu'ils sachent donc leur expliquer que ce ne sont pas là des "ajouts théologiques tardifs" que l'on devrait au zèle hellénisant d'un apôtre innovateur, qui s'appellerait Paul, mais des "réalités ineffables" que Jésus a vécues d'abord avant que chaque Chrétien en vive ensuite. Pour les Chrétiens, la Miséricorde de Dieu Père se révèle justement en ce Jésus, Verbe incréé devenu homme parmi les hommes pour mieux faire découvrir à tous le mystère du Père et la grandeur de la condition humaine, y compris la souffrance et la mort. Puisque Musulmans et Chrétiens ont sur ces questions des croyances et des sensibilités fort divergentes, il convient qu'ils en tiennent compte pour ne pas faire souffrir inutilement le partenaire du dialogue. Si le Musulman désire se voir respecté dans son explication islamique de l'homme Jésus, qu'il accepte aussi de respecter, voire de comprendre, ce qu'est la vision chrétienne du "Fils de Dieu fait homme en Jésus-Christ".

3. Le monothéisme chrétien ne serait pas des plus purs.

Devant ce défi qui leur est lancé, les Chrétiens sont invités à affirmer avec intransigeance le monothéisme qu'ils ont hérité de Jésus-Christ et de la tradition biblique et à en expliciter constamment les manifestations et les implications. "Ecoute, Israël, Yahvé notre Dieu est le seul Yahvé, unique" (Dt 6, 4) répètent-ils encore avec les Juifs de tous les temps et de tous les lieux, avant de redire en tous leurs Credo-s : "Je crois en Un seul Dieu, le Père Tout-Puissant, et en Jésus-Christ son Fils unique notre Seigneur et en l'Esprit-Saint qui est Seigneur et qui donne la vie", pour réaffirmer, avant de terminer leur signe de croix, qu'il s'agit là du "Dieu unique" à qui appartiennent "le règne, la puissance et la gloire" pour les siècles des siècles.

C'est donc en développant d'une manière complémentaire leur théologie de la transcendance et de l'immanence que les Chrétiens peuvent espérer rendre compte de leur foi auprès de leurs amis musulmans.

⁸ Cf. son *al-Radd al-jamîl li-ilâhiyyat 'Isâ bi-sarîh al-Injîl* (Réfutation excellente de la divinité de Jésus-Christ d'après les Evangiles), texte et tr. frsée avec notes par R. CHIDIAQ, Paris, Leroux, 1938, 108/126 p.

Ceux-ci sont toujours agréablement surpris de découvrir que le Credo chrétien a, pour premier article, tout comme chez eux, l'antique proclamation du Dieu unique. Ils sont aussi heureux d'apprendre que des multitudes de martyrs chrétiens, au cours de l'histoire, ont su témoigner de leur amour pour Dieu, en refusant de sacrifier aux idoles et de vouer un culte aux Empereurs. L'attribut divin de l'Unité est au centre même de la théologie chrétienne comme de la prière du Christ et des Chrétiens. N'est-ce pas pour l'affirmer encore, contre les excès d'un Joachim de Flore, que le 4ème Concile du Latran (1215) a défini que "la substance ou essence ou nature divine" est cette "suprême réalité, incompréhensible et ineffable - qui est à la fois Père, Fils et Esprit-Saint - qui seule est principe de toute chose, sans qui rien d'autre ne pourrait être. . . , réalité qui n'engendre pas et n'est pas engendrée" ? Le mystère des relations interpersonnelles unitaires du Père, du Fils et du Saint-Esprit, qui est au cœur même de la foi chrétienne demeure ainsi tout intérieur à Dieu lui-même et la théologie chrétienne a toujours affirmé que les actes extérieurs de Dieu procèdent des trois Personnes "comme d'un même et unique principe".

Il n'est donc pas question, pour les Chrétiens, d'oublier leur foi aux mystères essentiels du Salut ou de la mettre, temporairement, entre parenthèses, au nom d'une tactique quelconque : dans ce cas, ils ne seraient plus eux-mêmes et le dialogue en sortirait travesti, sinon trahi. Mais il leur incombe, devant les tentations de confusion ou d'oubli et devant certaines christologies qui estompent ou réduisent indûment la grandeur même du Verbe incarné, de rappeler que le mystère d'Unité est fondamental en Dieu, à l'intérieur même de l'unité de communion qui rassemble le Père, le Fils et l'Esprit. C'est en se faisant les défenseurs intransigeants de l'honneur dû à Dieu et en proclamant inlassablement les valeurs de Transcendance dans un monde prométhéen où l'homme oublie que sa dignité lui vient de Dieu, que les Chrétiens risquent d'être mieux reconnus par leurs amis musulmans comme de "véritables monothéistes". Qu'ils vivent alors, pour leur compte personnel, le mystère de leur vie "cachée en Jésus-Christ", dans l'amour du Père et sous l'inspiration de l'Esprit, tout en sachant le dire aux autres à l'occasion, grâce à un langage qui respecte le mystère de l'Unité, en Dieu, ainsi que la sensibilité du Croyant musulman. Les paroles mêmes de l'Evangile peuvent alors aider les Chrétiens à exprimer, en termes simples et concrets, ce mystère de leur "adoption filiale" à l'image même de Celui qui est le "Fils parfait" dans ses rapports avec le Père.

4. L'Eglise ne serait qu'une "puissance temporelle".

Puisque les Musulmans ont un sens très aigu de leur appartenance à une Communauté (Umma) de salut, il leur est d'autant plus facile de percevoir et de comprendre les valeurs de solidarité fraternelle que les Chrétiens vivent dans le cadre de leur Eglise. Les Croyants reconnaissent volontiers que les uns et les autres ont besoin d'un milieu vivant qui enseigne le contenu de la foi et en contrôle l'authenticité, en même temps qu'il éduque aux valeurs religieuses et morales par les rites et dans les rapports humains. Chaque communauté n'a-t-elle pas ses rites spéciaux d'agrégation, ses lieux privilégiés de culte et un ensemble de responsables religieux spécialisés ? A ce sujet, il arrive à des Musulmans d'admirer l'organisation structurée de l'Eglise catholique et l'efficacité des services que les Chrétiens assurent en tous lieux par leurs écoles, leurs hôpitaux et leurs oeuvres sociales. Certains sont attentifs aux déclarations (encycliques, lettres pastorales) et aux gestes (interventions pour la paix) dont le Saint Siège a l'initiative, puisqu'ils en apprécient le rayonnement moral et pensent y trouver la pensée officielle du Christianisme. Ils sont, d'ailleurs, aussi attentifs aux faits et gestes du Conseil Oecuménique des Eglises.

Néanmoins, pour les Musulmans, il reste difficile de comprendre les distinctions essentielles que les Chrétiens savent faire, aujourd'hui, entre Eglise, Christianisme et Chrétienté. Leur vision spécifique des rapports du temporel et du spirituel et la liaison étroite des pouvoirs qu'elle justifie, les amène, tout naturellement, à considérer les pays de tradition chrétienne comme des "Etats chrétiens" et l'Eglise elle-même comme l'expression religieuse du pouvoir qui les régit. Certains y recherchent alors les grandes lignes d'une "politique chrétienne", tout comme il advint jadis aux temps de la Chrétienté. Ceci permet d'expliquer combien facilement sont exprimées les accusations de passivité des Chrétiens devant les injustices de l'époque coloniale et de collusion de l'Eglise avec les Etats occidentaux, lors de son expansion missionnaire. Bien des jugements émis jadis par des "hommes d'Eglise" contre l'Islam sont volontiers confondus avec la pensée officielle de l'Eglise, alors qu'il faudrait les replacer dans le contexte des affrontements politico-culturels et des préjugés ou ignorances de l'époque. Nombreux sont les Musulmans qui estiment que l'Eglise devrait intervenir plus souvent et plus directement pour "ordonner le bien et interdire le mal" dans les pays de tradition chrétienne. C'est ici que les Chrétiens auraient à expliquer à leurs partenaires musulmans que la distinction chrétienne des pouvoirs n'autorise l'Eglise, "communauté spirituelle des croyants", qu'à rappeler à la conscience de tous quels sont les principes éthiques et théologiques à la lumière desquels les états ont à prendre librement leurs décisions, dans l'autonomie de leur mission' spécifique : ils leur révéleraient par là que les lois de la cité peuvent parfois réglementer des situations imparfaites qui ne correspondent guère à l'idéal moral que propose le Message chrétien.

Il revient aux Chrétiens d'accepter ce regard des Musulmans sur leur Eglise et d'écouter les accusations que ceux-ci leur adressent à son sujet : il est vrai que certaines communautés chrétiennes font encore large place à des dévotions populaires qui frisent le folklore ou la superstition, il est aussi vrai que de nombreux Chrétiens se désintéressent un peu trop des graves problèmes de la justice et de la paix dans le monde, il est encore vrai que certains autres veulent mettre l'Eglise au service de leur idéologie (qu'elle soit de droite ou de gauche), il est enfin vrai que l'Eglise est soucieuse de culture et maîtresse de civilisation au point de sembler quelquefois se confondre avec elles. Conscients des convergences et des divergences des Messages qui fondent leur foi, Chrétiens et Musulmans auraient avantage à réfléchir ensemble sur le rôle spécifique du message religieux dans la construction des sociétés humaines et à mesurer les risques d'intolérance que comporte toute édification de l'Etat sur une "constitution religieuse". L'histoire ne manque pas de tristes exemples, dans ce domaine. Le dialogue peut alors amener les partenaires à s'interpeller sur des questions essentielles : Quels sont les principes que les Musulmans envisagent pour les sociétés pluralistes où ils vivent aujourd'hui ? Quels sont les moyens efficaces que les Chrétiens entendent mettre en oeuvre pour que leur idéal ne se réduise pas à d'angéliques "déclarations de principe" ? C'est en répondant sérieusement à ces questions que les Chrétiens pourront laisser entrevoir ce qu'est, pour eux, le "mystère de l'Eglise", "sacrement du Christ continué" et "premier signe du Royaume de Dieu" qui vient.

5. Les Chrétiens auraient été infidèles au Message de Jésus.

Les Musulmans ont toujours une grande estime pour les Chrétiens qui essaient sincèrement de réaliser l'idéal évangélique dans leur vie. Le Coran y voit l'heureux effet de l'exemple des moines au cœur même de l'Eglise, puisqu'il affirme : "Nous avons mis, dans le cœur de ceux qui le (Jésus) suivent, la mansuétude et la compassion, et la vie monastique qu'ils ont instaurée - Nous ne la leur avons pas prescrite - uniquement poussés par la recherche de la satisfaction de Dieu. Mais ils ne l'ont pas observée comme ils auraient dû le faire" (Coran 57, 27). Comme on le voit, l'idéal chrétien est bien affirmé, mais il est dit que rares sont ceux qui le mettent en pratique. Le Coran ajoute, en effet : "Nous avons donné leur récompense à ceux d'entre eux qui ont cru, alors que beaucoup d'entre eux sont pervers" (Coran 57, 27). Il en découle la double attitude que l'interlocuteur chrétien peut observer chez les partenaires musulmans du dialogue : d'un côté, pour certains, un secret attrait et une étrange fascination vis-à-vis du Message des Béatitudes, tel que Jésus l'a vécu, et, de l'autre, un reproche latent ou une critique ouverte vis-à-vis de la réalisation trop imparfaite du Message d'amour de Jésus-Christ et des manifestations "excessives" de l'ascèse et de la mystique chrétiennes. Parce que l'histoire donne raison à la deuxième attitude, si l'on considère que beaucoup de Chrétiens n'ont guère réalisé toutes les exigences de l'Evangile, et parce qu'elle justifie aussi la première dès lors que l'on découvre et que l'on admire la longue suite des mystiques et des saints qui ont imité Jésus de très près, les Chrétiens sont donc invités à tenir compte de ces attitudes contrastées. Ils devaient être "les auxiliaires de Dieu" (Coran 3, 52) et les défenseurs du Christ, et voici que les Musulmans les découvrent "excessifs" (Coran 4, 171) dans leurs prétentions doctrinales et "pêcheurs" dans leur existence quotidienne soumis à des prêtres et à des moines qui prétendent exercer un pouvoir de médiation et feraient ainsi obstacle à la rencontre directe du Croyant avec Dieu. Et puisque ces Chrétiens disent de Jésus-Christ des choses "excessives", croient en des mystères que ne supporte pas la saine raison et disent que "Nous sommes les fils de Dieu et ses préférés" (Coran 5, 18), au point que le Coran leur rétorque : "Pourquoi, alors, vous punit-Il pour vos péchés ?" (Coran 5, 18), il peut être facile pour beaucoup de Musulmans de penser que le Christianisme a été détourné de ses origines, au cours de l'histoire, et qu'en ses débuts il était tout proche de ce Judéo-christianisme dont le Coran semble se faire l'écho. C'est pourquoi beaucoup de Musulmans croient encore que les Chrétiens seront condamnés à la "Demeure du Châtiment". Il faut cependant savoir que certains penseurs, en Islam, ont estimé jadis ou estiment aujourd'hui que la "Demeure de la Récompense" sera également accessible à tous les Non-Musulmans de bonne foi⁹.

Comme on le voit, il apparaît difficile pour un Musulman de croire à l'authenticité actuelle du Christianisme et au désintéressement sincère de ceux qui le pratiquent. L'histoire lui semble confirmer les soupçons qui l'animent. Il ne peut s'en libérer qu'en étant le témoin véridique de la vie évangélique des Chrétiens : c'est la conformité de celle-ci avec le Message de Jésus qui lui servira de témoignage. Dans la mesure où les "témoins de l'Evangile" se font accueillants et non plus exclusifs, une porte se trouve ouverte à la compréhension et à la "reconnaissance" réciproques. Le Coran fait dire à Jésus, alors qu'il parle des Chrétiens à Dieu, son Seigneur : "Si Tu les châties, ils sont vraiment Tes serviteurs. Si Tu leur pardonnes, Tu es, en vérité, le Puissant, le Juste" (Coran 5, 118). Que le jugement dernier sur la fidélité des Chrétiens soit donc laissé à Dieu lui-même, et que Jésus en soit "le témoin fidèle" (Ap 1, 5), comme le suggère encore le Coran dans ce même verset : "J'ai été contre eux un témoin" (Coran 5, 117). Comme dit St Paul, "ce n'est

⁹ Tels les Frères de la Pureté (*Ikhwân al-Safâ*) (Xème siècle), Ghazâlî (1059-1111), Muhammad 'Abduh (1849-1905) et le Dr Kâmil Husayn (1901-1977); cf. *L'Islam et les religions non musulmanes : Quelques textes positifs*, dans *Islamochristiana* n° 3 (1977), pp. 39-63.

pas celui qui se fait valoir lui-même qui est un homme de valeur éprouvée; c'est celui que fait valoir le Seigneur" (2 Co 10, 18). Que le Chrétien sache donc mériter la confiance de ses partenaires musulmans sans rien renier de ce qu'il est et de ce qu'ont dit ou fait ses ancêtres dans la foi chrétienne : qu'il ose aussi s'en expliquer sans fausse soumission ni capitulation tactique. Il ne peut y avoir de vrai dialogue qu'entre des Musulmans et des Chrétiens qui s'interpellent jusqu'à ce niveau de leur fidélité profonde et savent se reconnaître authentiques dans leur foi, même si cela ne correspond pas toujours aux idées que chacun se fait jadis de l'autre.

IV. Ne pas oublier les obstacles qui demeurent.

Même si les Chrétiens arrivent à obtenir de leurs partenaires musulmans que les uns et les autres oublient enfin les injustices réciproques du passé, tout en s'efforçant eux-mêmes de se libérer des préjugés les plus dommageables et de tenir compte du regard que les uns jettent sur les autres, il n'en reste pas moins vrai que des difficultés objectives demeurent encore, qui sont autant d'obstacles à la rencontre et à la compréhension. Ce serait se bercer d'illusion et construire le dialogue sur le sable que de prétendre les ignorer par faux irénisme ou par tactique inutile. Les Musulmans et les Chrétiens savent d'expérience qu'il s'agit là de coutumes, de prescriptions et de dispositions qui pèsent encore sur tous et ils ont bien du mal à s'y soustraire ou à s'en libérer. Il leur faut être assez loyaux et francs pour les aborder de front et en discuter librement, en toute objectivité, afin que personne ne puisse y deviner de subtiles manœuvres pour détourner le dialogue de ses fins.

A vivre, à manger et à boire ensemble, Chrétiens et Musulmans se heurtent souvent au difficile problème des "interdits alimentaires", qui n'est pas sans gêner souvent les rapports les plus simples et les plus amicaux. Quel est le Chrétien qui ne s'est pas vu, un jour, offensé dans sa générosité d'hôte désintéressé par les soupçons portés sur lui par le visiteur musulman qui craignait qu'on veuille lui faire boire de l'alcool ou du vin, ou lui faire manger du porc ou de la viande non immolée rituellement ? Il convient donc de savoir que de nombreux versets interdisent aux Musulmans "la bête morte, le sang, la viande de porc, ce qui a été immolé à un autre que Dieu; la bête étouffée, ou morte" sans que le sang en puisse couler (Coran 5, 3). "Au sujet du vin et du jeu de hasard", le Coran affirme encore que ce sont là "une abomination et une oeuvre du Démon. Evitez-les" (5, 90). Que les Chrétiens s'informent donc des habitudes alimentaires de leurs amis musulmans et qu'ils organisent, en conséquence, les menus et les boissons de manière que chacun s'y trouve à l'aise : le Musulman dans sa fidélité aux prescriptions alimentaires de sa tradition religieuse, le Chrétien dans sa joyeuse liberté de disciple du Christ, qui est venu "déclarer licites" toutes les créatures, puisque c'est le mal "qui procède du cœur" qui "rend l'homme impur" (Mt 14, 17-18). Chacun est alors laissé à sa conscience, l'un respectant l'autre dans sa propre et libre décision. Mais les Chrétiens se rappelleront que, malgré toutes les précautions voulues, bien des déboires leur seront infligés à cause de ces "interdits alimentaires" qui ont aussi parti lié avec le caractère impur de certains animaux. Il revient alors à chacun d'agir avec discernement.

Le brassage des populations et les voyages de tous ordres ont fait se conclure, un peu partout, des mariages mixtes où les partenaires s'essaient à faire de leur différence de religion une raison de mieux dialoguer encore. S'il y a des unions entre Musulmans et Chrétiennes qui sont réussies, il y en a aussi qui sont des échecs : les conséquences en sont alors difficiles, sinon malheureuses, pour les conjoints et surtout pour les enfants. C'est pourquoi les deux communautés religieuses ont toujours tenté de décourager de telles unions, non sans raison, en y mettant des empêchements juridiques. Mais, si l'Eglise ne fait, dans ce cas, aucune discrimination entre l'homme et la femme, il faut savoir que l'Islam autorise le mariage d'un Musulman avec une Chrétienne et interdit celui d'une Musulmane avec un Chrétien; qui plus est, dans le cas du mariage autorisé entre un Musulman et une Chrétienne, les difficultés rencontrées par celle-ci pour la "garde" des enfants (*hadâna*) en cas de rupture du lien conjugal et l'indignité successorale qu'elle encourt, parce que "de religion différente" (*ikhtilâf al-din*), engendrent des incompréhensions qui peuvent tourner à la rancune et à l'inimitié. Les partenaires du dialogue ont le devoir de s'informer honnêtement de ces législations fort diverses où les conflits de lois entraînent trop souvent des drames familiaux dont on rend les religions respectives un peu trop vite responsables. Il y va du succès même de ces mariages "islamo-chrétiens" qui sont appelés à être des lieux privilégiés de dialogue.

Il est, en outre, un domaine où la foi est plus engagée, c'est celui du "devoir d'apostolat" et des conséquences qui s'ensuivent pour les personnes. Il a été dit, plus haut, comment on pouvait le restituer, de part et d'autre, à sa réalité de témoignage et à son intention désintéressée de partage des "dons de Dieu". Les faits contrastent, parfois étrangement, avec cet idéal que le dialogue reconnaît. Chrétiens et Musulmans doivent donc supporter les soupçons réciproques de "prosélytisme déplacé" et s'expliquer clairement sur les méthodes, les moyens et les buts de leur apostolat. Longtemps, encore, il leur faudra en débattre dans leurs "dialogues organisés". Chaque Croyant, certes, se doit d'être fidèle à sa foi et à sa communauté : c'est là

une valeur essentielle que le Christianisme et l'Islam recommandent également et qu'ils ont parfois pensé aider par des dispositions juridiques protectrices. Si l'on s'accorde pour affirmer, des deux côtés, qu'il ne saurait jamais y avoir de "contrainte" en religion, le Chrétien doit cependant se rappeler que le Droit de l'Islam interdit au Musulman d'abandonner sa religion pour une autre (rida) et punit de sanctions très graves une telle transgression. Le principe de liberté religieuse qui reconnaît à tout adulte le droit d'opter pour la religion de son choix (comme le proclame la Déclaration Universelle des Droits de l'Homme) apparaît actuellement assez difficilement acceptable et applicable, du point de vue de la société musulmane : cela peut être une cause, et non des moindres, de profondes incompréhensions réciproques.

Il y a, enfin, le difficile problème des minorités religieuses où Chrétiens et Musulmans risquent souvent de s'engager dans un "dialogue de sourds", en toute bonne foi. La raison en est d'abord le difficile équilibre que la majorité et la minorité essaient de réaliser dans une société pluraliste et ensuite cette vision différente qu'adoptent les uns et les autres quant aux rapports entre la religion et l'Etat. Les Chrétiens ont bien du mal à comprendre les revendications d'autonomie religieuse des minorités musulmanes, quand celles-ci veulent y inclure le domaine culturel, juridique, judiciaire ou même politique. De leur côté, les Musulmans sont surpris de constater que leurs partenaires chrétiens refusent le "statut de protection" (*dhimma*) de la Cité islamique classique¹⁰ et exigent d'être considérés comme des citoyens à part entière dans la cité moderne, ce que reconnaissent d'ailleurs maintes Constitutions de nombreux Etats musulmans modernes. Le dialogue n'est-il pas ici d'autant plus nécessaire pour que les uns et les autres parviennent à quelque accommodement qui permette une organisation sainement pluraliste de la société ? Compte serait alors tenu des exigences propres aux communautés minoritaires dans le cadre des lois et des institutions unitaires des Etats. N'est-ce pas dans ce sens qu'évoluent nombre de pays d'Asie et d'Afrique ? Le péril demeure, néanmoins, d'une incompréhension radicale entre les deux points de vue chrétien et musulman. Les Croyants ne sauraient donc pas s'en désintéresser, d'autant plus qu'il y faut des solutions politiques, administratives et judiciaires.

Tels sont les quatre points où le contraste semble demeurer flagrant entre les communautés chrétiennes et musulmanes. Il existe heureusement, de part et d'autre, bien des Croyants qui savent réduire à leur juste dimension ces obstacles qui demeurent. Leur secret espoir serait, sans doute, de les supprimer, mais bien des facteurs, qui sont indépendants de leur volonté, s'y opposent encore actuellement. Il leur faut donc en prendre acte, temporairement, et en tenir compte dans leur effort de rapprochement réciproque. De plus, il existe encore, du côté chrétien comme du côté musulman, des personnes qui se refusent à tout dialogue en prenant argument de ces obstacles insurmontables et du regard trop différent que chacun porte sur l'autre. Que le Chrétien informé de ces réalités entende donc sans sourciller ni s'émouvoir certains Musulmans proclamer : "O vous qui croyez ! Ne prenez point comme alliés les Juifs et les Chrétiens; ils sont alliés les uns avec les autres" (Coran 5, 51), car il sait aussi que le Coran dit encore : "Tu constateras que les hommes les plus proches des Croyants par l'amitié sont ceux qui disent : "Oui, nous sommes Chrétiens !" (Coran 5, 82). Sans doute, cette amitié dépendrait du secret désir des Chrétiens, "à cause de ce qu'ils savent de vérité" (Coran 5, 83), de rejoindre les Musulmans dans leur Islam. Mais il faut savoir que certains Musulmans ont supprimé, pour leur compte personnel, cette secrète condition mise à leur amitié pour les Chrétiens.¹¹ Il est donc souhaitable que les uns et les autres s'emploient de leur mieux à réduire toujours plus l'importance relative des obstacles ici évoqués.



¹⁰ On consultera, sur cette question, Antoine FATTAL, Le statut légal des Non-Musulmans en pays d'Islam, Beyrouth, Impr. Cath., 1958, 394 p

¹¹ On consultera, sur ce sujet, dans Islamochristiana, Maurice BORRMANS, Le Commentaire du Manâr à propos du verset coranique sur l'amitié des Musulmans pour les Chrétiens (5, 82), pp. 71-86.